**Zeitschrift:** La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

**Herausgeber:** Comité central de la Croix-Rouge

**Band:** 30 (1922)

**Heft:** 7

**Artikel:** Un enfer russe pendant la grande guerre [suite]

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-682609

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Un enfer russe pendant la grande guerre

*(Suite)*

L'île était divisée en deux camps séparés par des fils de fer barbelés. D'un côté se trouvaient les prisonniers soi-disant sains bien qu'ils eussent été envoyés comme malades, de l'autre c'étaient les lazarets. Les baraquements destinés aux prisonniers étaient construits à la manière habituelle en Russie orientale, c'est-à-dire des bâtisses en bois, recouvertes de toitures en béton qui, par leur poids, empêchaient le vent de les enlever. Ces plaques de ciment extrêmement lourdes, soutenues par des piliers de bois, causèrent — en s'écroulant lors des orages violents de cette région — bien des malheurs et bien des morts. Les orages sévissent en effet avec une violence inouïe sur la mer Caspienne.

Notre visite était annoncée depuis longtemps; c'est dire que l'administration qui avait cherché à nous empêcher l'accès de l'île avait eu en tous cas largement le temps de faire pour le mieux dans le but de nous laisser une bonne impression. On n'avait cependant pas fait grand'chose; probablement la réputation du camp était-elle si bonne que le commandant avait jugé inutile de procéder à des améliorations. Il ne craignait nulle critique de la part de quelques médecins étrangers.

« Ainsi, dit textuellement le rapport, ces trois médecins arrivèrent un matin et furent témoins de tant d'horreurs qu'il semble que nulle personne au monde n'a le pouvoir d'imaginer des choses pareilles. Le médecin musulman — certainement le moins sensible de nous trois — fondit en larmes en se frappant la poitrine lorsqu'il vit que dans les baraques des lazarets les malades mouraient en si grand nombre que les infirmiers n'arrivaient pas à enlever les cadavres, qu'on les jetait simplement contre les parois et que, pour pénétrer auprès des vivants, nous étions littéralement obligés de passer par-dessus des morts. Ces malades interpellés par nous, alors que leurs camarades nous affirmaient qu'ils ne faisaient que dormir ou qu'ils étaient trop faibles pour répondre, ces malades examinés de plus près se révélaient parfois être des morts...., sans que personne en prit la moindre notice! »

Il est certain qu'une telle description laisse loin derrière elle tout ce que nous avons pu voir dans des camps de prisonniers en Europe où nous avons relevé cependant bien des traitements inhumains... Mais tout cela est de l'eau sucrée en comparaison de ce qui se passait à l'île de Nargin.

Les baraquements étaient destinés à recevoir environ 500 malades; lors de notre visite ils en hébergeaient 1200. Ceux-ci n'avaient à leur disposition que 600 paillasses dont la moitié seulement étaient convenablement remplies de paille. Cette paille n'avait pas été changée depuis plus de *sept* mois, bien qu'elle fut souillée d'excréments des dysentériques. Il va de soi que pendant tout ce temps on n'avait procédé à aucun nettoyage ni à aucune désinfection quelconque. Les malades manquaient de couvertures, très rares étaient ceux qui avaient des manteaux pour se couvrir; le peu de linge de corps qu'ils possédaient (en réalité des haillons!) n'avait été ni changé ni lavé depuis 8 à 9 semaines à cause du manque d'eau. L'eau de la mer Caspienne ne peut être utilisée ni pour la consommation ni pour la lessive. Donner à cette île de la mort le nom de lazaret, même au sens le plus primitif, est un défi jeté à l'hygiène et un crime contre la médecine!

Le *régime de famine* auquel étaient soumis ces malheureux prisonniers était

d'autant plus grave qu'il s'agissait de malades. Il semble que l'administration ait fait quelques efforts pour obtenir tout au moins la viande nécessaire à 1200 débiles, mais la qualité de cette viande a certainement laissé à désirer. C'est ainsi que, pénétrant dans les cuisines, nous n'y avons trouvé que 32 têtes de chameaux; c'était là l'unique « viande » destinée à plus de 1200 fiévreux d'un hôpital militaire où les régimes alimentaires étaient chose absolument inconnue. Ce que vaut, comme qualité nutritive, la chair de 32 têtes de vieux chameaux épuisés — car on n'en abat pas d'autres — il est facile de se le représenter!

Ensuite des complications bureaucratiques, l'administration ne parvenait le plus souvent à nourrir les nouveaux-venus que le soir du second jour après leur arrivée. S'il est déjà grave de ne donner aucune nourriture à des malades pendant 36 ou 48 heures, il est horrible de penser que ces gens n'ont souvent rien eu à boire pendant plusieurs jours....., et cependant ce fut le cas pour les prisonniers de Nargin! Nous avons appris que dans les six semaines qui précédèrent notre inspection, l'eau potable a manqué totalement aux malades en deux fois et pendant *neuf* jours! Nous n'avons pu recueillir des détails précis sur le ravitaillement en eau de l'île, mais nous savons en tout cas que quinze fois la quantité d'eau amenée a été totalement insuffisante. Du reste, lors de notre arrivée, nous avons eu affaire à nombre de prisonniers aphones, incapables d'articuler convenablement les mots à cause de leurs gosiers desséchés et de leurs langues empâtées; il s'agissait d'Allemands et d'Austro-Hongrois, car les Turcs peuvent supporter la soif bien mieux que les occidentaux.

Dans ces circonstances il est presque risible de parler de l'*établissement de bains* qui existait au lazaret et qui n'était pas mal installé. Les baignoires en ciment étaient sales au point que je les pris pour des lieux d'aisance. On ne pouvait du reste donner des bains qu'en été, en employant l'eau de mer.

Des water-closets ou autres installations analogues n'existèrent jamais..... que sur les plans du lazaret, aussi les malades assez forts pour se lever faisaient-ils leurs besoins à proximité immédiate des baraquements dont les alentours étaient devenus de vraies sentines. Les autres, les fébricitants, les dysentériques, satisfaisaient à leurs besoins naturels sur leurs sacs de couchage.

Comme on craignait un certain contrôle de la part des prisonniers chrétiens, les Russes n'admirent comme aide-infirmiers que des musulmans. Il est évident que ces derniers, déjà très négligés sur leurs propres personnes, ne firent rien pour améliorer le service de nettoyage ou de désinfection.

Pendant les froids terribles de l'hiver, alors que l'île était continuellement balayée par les rafales du nord, il aurait au moins fallu tempérer les baraques dans lesquelles grelottaient tant de malades. Si l'on réussit à mettre aux fenêtres, au lieu des vitres qui manquaient, des plaques de tôle qui enlevaient toute lumière, on ne parvint jamais à chauffer convenablement. Les installations prévoyaient un chauffage au « masout », cette huile brute de naphte, mais il devint illusoire parce que les arrivées de ce combustible se firent d'une façon très irrégulière. Ici encore la cause paraît résider dans les vents qui ne permettaient pas aux bateaux-citernes d'arriver à quai et de faire pomper le naphte pris à Bakou.

Lorsqu'on avait — parfois — de ce masout, les poêles dégageaient une telle fumée que les prisonniers en étaient rendus

tout noirs et méconnaissables; nous pouvions croire être en présence de nègres ou tout au moins de mulâtres que cette fumée âcre faisait affreusement tousser. Nous avons vu des pieds et des orteils gelés, même gangrenés, et avons dû faire plusieurs amputations. Que l'on songe que ces malheureux n'avaient ni couvertures ni manteaux; un grand nombre ne possédaient plus aucun vêtement, et nous avons constaté qu'une forte proportion des prisonniers malades — des Allemands et des Magyars — devaient coucher absolument nus sur des nattes de jonc, ayant seulement une ceinture de laine autour du ventre (ceintures offertes par la Croix-Rouge), et ceci par un froid rigoureux de plusieurs degrés sous zéro!

Malgré cela je puis affirmer que le supplice du froid fut peu de chose en comparaison de celui de la soif.

Après bien des pourparlers, et à contre-cœur certainement, nous fûmes autorisés à visiter les magasins où étaient empilées les réserves. Notre stupéfaction fut immense de constater que ces locaux étaient remplis de couvertures, de draps, de linges. A nos questions, il nous fut répondu que ce matériel était destiné à des *officiers* malades et qu'on ne pouvait le remettre aux hommes! Il fallut nous fâcher, jurer et insulter....., mais nous obtînmes de pouvoir distribuer immédiatement ces réserves à tous ceux qui claquaient des dents, mourant de fièvre et de froid.

Une *lessiverie* fort bien aménagée était attenante à l'hôpital. Hélas, pendant les deux années que fonctionna ce lazaret, la lessiverie ne servit pas une fois à faire la lessive, soit à cause du manque d'eau, soit par économie.

Pour compléter le tableau horrible de ce qu'on s'est permis d'appeler l'Hôpital de Nargin, nous devons dire un mot de la polyclinique. Les consultations étaient données par des médecins prisonniers, la plupart des Turcs, qui voyaient tous les jours les mêmes scènes d'horreur et de misère. En pénétrant dans la petite salle d'attente, remplie de soldats qui attendaient leur tour de consultation, nous vîmes que plusieurs d'entre eux — qui n'avaient pu supporter la fatigue d'aller de leur baraque à cette polyclinique — étaient accroupis par terre, mourants....., alors que d'autres étaient déjà morts. Dans les corridors, même tableau: des squelettes à peine vêtus de haillons, des faces décharnées où l'on voyait au fond d'orbites creusés profondément, des regards hagards, hébétés, voilés ou terrifiés. Ces scènes de misère morale et physique qu'il est presque impossible de décrire faisaient d'autant plus mal à voir que nous étions en présence de soldats ayant bravement combattu, ayant vaillamment fait leur devoir, dont plusieurs portaient des décorations de bravoure....., et qu'il n'y avait rien à faire qu'à les laisser crever comme des chiens!

A l'exception des seuls Turcs, tous les prisonniers de ce camp avaient été envoyés à Nargin comme malades ou comme convalescents, dans le but d'y être soignés et de retrouver leurs forces. Exposés au froid, souffrant de la faim et surtout de la soif, manquant de tout, ces malheureux débiles devaient être, dans les circonstances décrites, des victimes faciles de toute épidémie. Ce fut principalement la dysenterie qu'on ne put enrayer à cause du manque absolu d'hygiène et d'installations sanitaires, à cause aussi de la nourriture qui n'était guère meilleure que celle qu'on donne chez nous aux pourceaux.

On peut dès lors se représenter quelle fut la *mortalité* de ce camp. Trois à quatre mille prisonniers moururent les deux premiers mois de leur captivité, et il ne s'agit

là que des chrétiens, car on négligea de dénombrer les Turcs. A notre visite, la morgue présentait un aspect vraiment terrifiant: qu'on se représente une maison dans laquelle on jetait pêle-mêle les cadavres auxquels on avait préalablement enlevé les quelques vêtements qui les recouvraient encore. Lors de notre visite, cette morgue était remplie d'un monceau de cadavres, et ce n'étaient que les morts d'un jour!

Qu'on songe aussi que les défroques innommables enlevées aux morts étaient immédiatement portées par les vivants! Qu'importait qu'elles fussent souillées par les déjections dysentériques, pleines de vermine aussi! Elles ne subissaient ni lavage ni désinfection avant de recouvrir les morts de demain!

J'ose me dispenser de parler du cimetière qui ne fut qu'un foyer nauséabond puisqu'une mince couche de sable recouvrait seule les cadavres, et que la nature rocheuse de l'île ne permettait pas de faire des fosses. On peut facilement s'imaginer les odeurs épouvantables qui, par les fortes chaleurs d'été, se dégageaient de ce charnier. On nous a raconté qu'au début on avait mis sur les tombes des croix de bois, tout au moins pour les prisonniers chrétiens, mais l'hiver venu, on les avait volées pour avoir un peu de bois de chauffage! *(A suivre.)*

# Nouvelles de l'activité des sociétés

**Neuchâtel, samaritains.** — Le 29 mai dernier, les deux sections de la ville étaient convoquées en exercice mixte pour exécuter quelques travaux en vue de la journée cantonale. Une soixantaine de membres étaient présents à l'Annexe du Collège des Terreaux et recevaient des instructions relatives à l'exercice, lorsque l'alarme fut donnée qu'un grave accident venait de se produire au contour de la rue des Terreaux. Un camion automobile transportant une société venait de se renverser à la suite d'une brisure d'essieu. On annonçait plusieurs blessés qu'on avait transportés dans la cour du collège et on demandait du secours aux samaritains.

Bien qu'au premier moment, une certaine agitation parcourut les rangs, surtout chez les samaritaines, tout le monde descendit en bon ordre chargé du matériel de pansements que chacune avait reçu et l'étonnement éprouvé en constatant qu'on n'avait devant soi que des pseudo-blessés ne se manifesta que par des sourires... Les moniteurs et monitrices avaient combiné en secret un exercice-alarme!

Néanmoins, tout se passa d'une façon tout à fait sérieuse: les pansements furent faits à la satisfaction de la directrice de l'exercice, M^lle^ Weibel. La chaîne de brancardiers s'organisa avec ordre, et bien des passants s'arrêtèrent perplexes et angoissés en voyant avec quels soins et précautions des blessés couverts de pansements étaient transportés, on ne savait où, ni à la suite de quel accident! Somme toute, sauf ci et là quelques hésitations et, partant, un peu de bruit, le travail fut bon et les organisateurs se déclarèrent contents.

Il serait utile de multiplier de semblables exercices afin d'être toujours prêts à parer à toute éventualité. B. S.

**Genève, Alliance suisse des gardes-malades.** — *Transferts* de la section de Bâle, Bürgerspital, sœur Käthe Frauenfelder; de la section de Berne, sœur Elsa Buser.

*Admission définitive:* sœur Jeanne Janssen.

*Demandes d'admission:* M^lle^ Louise Groubel, garde-malade, 1890, de Gland (Vaud); M^lle^ Henriette Frey, garde-malade, 1873, de Mönchenstein (Bâle); M^lle^ Fernande Chapelon, garde-malade, 1894, de Genève.

**Neuchâtel, section de l'Alliance des gardes-malades.** — Dans sa séance du 15 juin, le comité a pris connaissance de la démission de M^lle^ R. Bucher, à Bruxelles. Il a inscrit comme candidates: M^lle^ Julia Hess, garde-malade, 1898, à Neuchâtel; M^lle^ Blanche Jacot, garde-malade, 1894, à Neuchâtel, et admis définitivement comme membre de la section: M^lle^ Marthe Strohhecker, garde-malade, 1890, à Peseux.

Imprimerie coopérative de Berne (rue Neuve, 34)